

F O L K L O R E

JUDEO-TUNISIEN

La littérature, les arts ont, depuis longtemps, cessé de satisfaire aux exigences d'une seule élite. De plus en plus, ils tendent à répondre aux aspirations du peuple dans cette volonté de créer un monde nouveau dont précisément le peuple demeure pour certains la grande espérance. Or, s'il est une littérature essentiellement populaire, c'est-à-dire issue directement du peuple, reflétant son âme, répondant à ses aspirations les plus secrètes, n'est-ce pas dans le folklore qu'on en trouvera l'expression fidèle, instinctive, sincère, familière ?

L'étude du folklore judéo-tunisien — outre les plaisirs que cette forme d'art est en mesure de dispenser — aidera efficacement à découvrir l'âme, le cœur, l'esprit du judaïsme local, une âme naïve et pieuse, un cœur généreux, inquiet, un esprit vif, à l'observation aiguë que tempère un grain d'humour, un humour à mi-côte entre le rire et les larmes, qui se rit de lui-même, moque finement ses propres sentiments avec lucidité et bonhomie et dont la saveur me paraît unique.

De quels éléments ce folklore est-il constitué ? D'où en vient la matière ? Qui lui donna forme ?

Comme tous les folklores, il a des origines qui se perdent dans la nuit des temps. On raconte pourtant sur la naissance de ce folklore une bien poétique histoire :

Le roi Salomon — ce sage — comprenait le langage des bêtes. Il avait avec elles de fréquents entretiens et sa philosophie amère leur doit autant qu'au commerce des hommes. Or, le roi Salomon aurait laissé un parchemin où il enseigne le langage des bêtes. Malheureusement, ce livre précieux a été enseveli sous les décombres du Temple de Jérusalem. Les rares privilégiés à qui il fut accordé de lire et d'étudier cet ouvrage unique en ont pieusement transmis le contenu sous la forme d'un enseignement oral, où, au précepte froid, se mêlait le conte savoureux.

Ainsi de bouche en bouche, pendant des siècles. Il en est resté ce folklore, formé de l'apport ininterrompu des siècles, s'enrichissant chaque jour jusqu'à atteindre son plein épanouissement, puis s'affaiblissant progressivement.

A l'heure actuelle, il menace de disparaître tout à fait. Les Juifs, qu'on dit à la fois fidèles au passé et hantés par l'avenir, s'émanci-

pent, rompent un à un, avec désinvolture, les liens qui les rattachent à la tradition. C'est dans le désir de sauver de l'oubli les richesses spirituelles que représente leur folklore que fut publié naguère par M. J. Vehel et moi-même le recueil intitulé le « Bestiaire du ghetto ».

Ce qu'a demandé de curiosité et de patience, la reconstitution de ce folklore si particulier, de ce folklore relatif aux bêtes, cela se devine sans peine. Il fallait raconter ces légendes dans une forme littéraire qui les traduisit le plus fidèlement possible, sans les trahir. Il fallait, en les transcrivant en français, leur conserver leur nudité juive, leur poésie simple et familière, leur naïveté et leur pouvoir d'évocation. Il fallait respecter les discrets mouvements d'une pensée qui se nourrit d'une sève mystérieuse, dans l'intimité même de l'âme populaire, il fallait surtout résister à la tentation d'embellir et il y avait une mesure à garder sous peine de tout gâter.

Un rapprochement avec les bestiaires d'autres pays me paraît mériter quelques lignes. Il montrera à quelles tendances générales de la littérature populaire se rattachent le folklore judéo-tunisien. La société d'animaux que dépeint, en France, le Roman de Renart, est toute idéale et fantaisie. S'y mêlent des actions et des formes propres à l'homme et des actions et des formes propres aux bêtes. Toutes les espèces, selon le vœu messianique, vivent en paix. Elles se marient canoniquement. Et le charme de ces histoires consiste dans l'application aisée que l'esprit fait constamment à la vie humaine de ce qui se passe chez les bêtes. Cet animisme remonte d'ailleurs aux premières époques humaines. Aristophane trouvait déjà tout naturel de donner de la conversation aux oiseaux. Les folkloristes de tous les pays retrouvent des légendes relatives aux bêtes. Les bestiaires anglais et américains sont sans doute les plus remarquables. Les Scandinaves aussi. Les habitants de ces pays, plus épris de la vie de nature que les latins, possèdent à un degré éminent le sens du mystère animal que Kipling par exemple a si bien su garder.

Mais le Bestiaire français moderne est aussi très riche : Anatole France et son chien Riquet, Jules Renard, puis Loti, enfin Colette, Francis de Miomandre, André Demaison, Maurice Genevoix, Georges Duhamel sont dans la littérature française les bons « peintres des bêtes qu'ils aimaient et qu'ils ont appris à connaître non point tant d'ailleurs pour s'écarter de l'homme que pour mieux pénétrer les lois de la vie chez tout ce qui vit, et faciliter par là, s'il se peut, la sagesse de l'homme ».

Je ne puis résister au plaisir de reproduire quelques lignes, tirées de « Le Bestiaire et l'herbier » de G. Duhamel, sur la vache qui dit pourquoi elle vaut mieux que l'homme : « Nous dominons le monde. Nous avons asservi ces ridicules animaux à deux pattes... Ils construisent nos étables, renouvellent notre litière, nous apportent notre nourriture et nous débarrassent à point nommé du lait qui gonfle nos mamelles. Ayez pitié de ces serviteurs vigilants. Soyez bonnes pour les hommes ».

Le bestiaire judéo-tunisien est bien différent de ceux que nous venons de voir. Les animaux n'y ont directement aucun rôle éducatif. Il s'agit ici de tout autre chose. Il s'agit le plus souvent de l'origine humaine des bêtes et la seule morale à tirer de ce folklore est que les bêtes sont en quelque sorte notre forme avilie, notre déchéance. Elles sont les témoins de ce que nous deviendrions si nous nous laissions aller à nos seuls instincts, mais, parce qu'elles sont encore un peu nous-mêmes, il faut les aimer.

Feuilletons rapidement ce bestiaire :

L'âne. — Des enfants étaient, à cause de leur conduite, un objet d'amertume pour leurs parents. A bout de patience, ceux-ci demandèrent un jour à Dieu de les débarrasser de leur progéniture indigne. Non pas en les rappelant à lui, mais en les changeant en animaux. L'Éternel écouta leur prière : ces enfants devinrent des ânes. Mais le jour où leurs parents purifieront leur cœur à leur égard, ces ânes retourneront à leur forme première.

Le chat. — Voulez-vous connaître le souhait, la prière matinale du chat ? Voici : « une porte entre-bâillée, une ménagère étourdie ». Cela n'a-t-il pas la concision, le mordant du trait de Jules Renard ? Voulez-vous savoir comment les mères endormaient autrefois leurs petits ? Ecoutez :

— Dors, mon petit.

— Encore une histoire, Maman.

— Tu me fatigues.

— Non, encore une, rien qu'une et puis ce sera tout.

Indulgente et lasse, la mère avise la chatte.

— Voici, je la mets sur ton oreiller. Elle en connaît plus que moi et de bien jolies. Elle te les contera jusqu'à ce que tu t'endormes. A travers l'interminable et doux ronron, l'enfant perçoit des récits merveilleux.

Ne tuez pas les chats. Qui tue un chat commet un péché grave; il mourra dans l'année, car le chat a sept âmes (le folklore provençal affirme que le chat a neuf vies).

La chatte a une origine humaine. Il était une jeune fille qui aimait tellement ses parents qu'elle refusait de se marier pour ne pas les quitter. A soigner ses parents, elle prolongea leurs jours, mais se flétrit. Or, la Thora dit « Croissez et multipliez ». Pour la punir, le jour de la mort de ses parents, Dieu la changea en chatte. Il est intéressant de rapprocher cette légende du roman de Colette « La chatte ».

Le chameau. — Sa légende offre le prétexte d'une satire, une satire de la vie conjugale chez les Orientaux où la femme était moins la compagne que la servante de l'homme. Si le chameau est si grand et la fourmi si minuscule, ce n'est pas comme on pourrait le croire parce que le Créateur l'a voulu ainsi, c'est beaucoup plus grave : c'est que le mâle goinfre et égoïste dévorait tout ce que paraissait la vaillante fourmi et ne lui en laissait pas une miette. A ce

régime, l'un devint énorme, et l'autre minuscule. C'est logique et simple. Je ne puis conter l'homérique combat du chameau offensé par les brocards que les gamins lui lançaient, entre autres, celui-ci : « O long, très long, toi qui laisses ta femelle à jeun. » Et du lion à qui le chameau était venu se plaindre et qui se gaussa de lui. Je ne puis conter l'origine de la bosse du dromadaire et comment de goinfre qu'il était, il devint le plus sobre des animaux. C'est de l'humour le plus savoureux.

La chauve-souris. — C'est le symbole de cette activité trépidante propre à notre époque et qu'on nomme « bougeotte ». Observez son vol, ces arabesques heurtées et sans fin qu'elle décrit. D'une femme remuante qui ne tient pas en place, on dira d'un ton de reproche : c'est une oiselle de nuit.

Et aussi d'une femme légère et dissolue. La légende de la chauve-souris explique ce rapprochement. C'était alors une jeune fille brune, ardente et volage. Affligé de sa conduite, son père lui jeta la malédiction suivante : « Que Dieu m'excauce, fille maudite, et te change en volatile de nuit, toi qui vas de l'un à l'autre sans t'attacher à personne. Que ta vie ne se manifeste que la nuit et que ton vol rappelle ton inconséquence. Parce que tu m'as rongé le cœur de honte, que ton corps sous tes ailes évoque la souris ». Tel est l'origine de la chauve-souris.

Les femmes veulent-elles avoir dans le regard ce charme troublant de la nuit, avoir un regard qui donne à celui sur lequel il se pose un vertige pareil à celui qui vous prend quand vous suivez le vol des chauves-souris ?

Qu'elles prennent donc une oiselle de nuit, qu'elles la fassent griller à petit feu, qu'elles pilent son cadavre jusqu'à obtenir une fine poussière noire qu'elles mélangeront à de l'antimoine. Et c'est la recette du Khol oriental.

La cigogne. — Dans le Bestiaire du Ghetto, elle a sa légende, spécifiquement tunisoise. Les cigognes nichent au bout d'une vieille tour abandonnée, située dans une banlieue de Tunis où séjournent les poitrinaires. La présence de ces échassiers est tutélaire. On raconte qu'à la veille de chaque cataclysme : épidémie, guerre, elles quittent mystérieusement la tour. Et les pauvres malades meurent comme feuilles en automne. Leur retour coïncide avec la fin du cataclysme et annonce la miséricorde divine. Aussi, parmi les allongés, leur départ est-il salué par des hurlements de douleur et leur retour par des clameurs d'allégresse.

La couleuvre et la tortue sont des animaux tutélaires. La couleuvre est appelée la « propriétaire du logis ». A l'époque de la mue, on recueille sa peau dans un sachet que l'on porte sur soi comme un talisman. Quant à la tortue, elle est recherchée par les mères qui tremblent pour leur progéniture. La vie de leurs enfants sera liée à la tortue centenaire. Inch'Allah !

Le coq. — Voyez-vous un coq lever une patte ? Récitez aussitôt une certaine prière. Vous vous éleverez dans les airs et parvien-

drez au ciel où vous aurez la faveur insigne de parler au Très-Haut. Car, il est dit qu'au moment où le coq lève la patte, les portes du Palais où trône Sa Splendeur s'ouvrent. Quelques initiés connaissent encore la formule magique : des rabbins dont la science et la piété sont exemplaires, mais ils ne la transmettent qu'à leur fils ou au meilleur de leur disciple, s'ils en sont dignes.

Le crapaud et l'hirondelle sont des bêtes qu'il faut aimer et respecter, l'une pour sa laideur et l'autre pour sa grâce. Antithèse curieuse.

La eubeita.. — C'est le nom donné à des sortes de larves qui naissent, d'après une superstition locale, chaque fois que se mêle le sang des animaux d'espèces différentes. C'est ainsi qu'une des rues de la Hara, mellah de Tunis, la rue des Abattoirs, au temps où l'on y égorgait le bétail, avait la réputation d'être hantée de eubeitates. Malheur à celui qui osait s'y aventurer la nuit. La eubeita a le singulier pouvoir de se métamorphoser et de revêtir une apparence humaine, animale ou même d'objet inerte, au gré de son caprice et au grand effroi de ses victimes. Cette bête a inspiré plusieurs légendes. Il nous en est resté quelques-unes. Dans l'une d'elles, on voit un malheureux musicien rentrant de nuit chez lui et qui est la dupe d'une eubeita. Celle-ci prend la forme d'une monture qu'il enfourche pour regagner plus vite sa demeure et dont les pieds soudain s'allongent démesurément pour se rapetisser aussitôt, laissant le malheureux musicien suspendu aux barreaux d'une fenêtre jusqu'à l'aube. Des passants le tirent de cette fâcheuse posture.

La gazelle. — « Gazelle du Sahara, où coucheras-tu cette nuit ? Dans le sein de quelle vierge chercheras-tu refuge ? »

Ainsi chante une vieille mélopée du ghetto. Quelle est la signification de ce chant ? Nous avons retrouvé diverses versions. La plus accréditée est la suivante : la gazelle — au masculin en judéo-arabe — fut autrefois un jeune homme, beau comme le jour. Toutes les jeunes filles soupiraient après lui. Il était le plus heureux et le plus inconstant des hommes. Chaque nuit, il partageait le lit d'une belle et quand on essayait de le surprendre pour le punir, il s'enfuyait avec une agilité incroyable, et recommençait le lendemain ses aventures.

Toute la ville, indignée contre lui, le chercha une nuit, pour lui faire un mauvais parti. Nulle part on ne le découvrit. Il avait mystérieusement disparu.

Des chasseurs de lion prétendirent l'avoir reconnu un jour dans une gazelle. Il avait ses mêmes jambes agiles, ses beaux yeux taillés en amande, et son corps transformé gardait sa grâce aérienne. Mais son front s'ornait de pesantes cornes, application rigoureuse de la dure loi du talion...

Le lézard. — En cette période de marasme, c'est une bête bien précieuse. Si vous voulez avoir beaucoup d'argent, si vous voulez que votre billet gagne à la loterie nationale, allez dans les taudis, dans les mesures qui menacent ruines, cherchez un lézard, posez-le

délicatement sur la paume de votre main gauche; de la main droite, donnez, à plat, sept tapes légères sur le dos de la bête. Vous serez riche. Mais je demande qu'on ne divulgue pas le secret; car si tout le monde s'enrichissait, quel plaisir resterait-il aux riches ?

Sa légende est curieuse : il faut savoir que le lézard est un mot féminin en judéo-arabe. C'était une femme pleine de qualités; un seul défaut suffisait à la rendre insupportable. Négligeant son ménage, elle écoutait tout le jour derrière les portes ou les rideaux qui masquaient l'entrée des chambres des voisins. On lui fit honte de son indiscretion. On se plaignit au mari. Le malheureux n'en pouvait mais; comme c'était un homme pieux, il se contenta d'ajouter à sa prière du matin ce vœu : Mon Dieu ! daigne changer ma femme. Dieu eut compassion. Il changea la curieuse en lézard. Désormais, elle mena une double vie. Le jour zigzaguant sur les murs et les plafonds, elle allait de chambre en chambre, s'arrêtant pour écouter les conversations. La nuit, elle reprenait sa forme humaine. A son mari, elle rapportait avec délices les menus propos entendus le jour.

Le lion. — Si fort que l'on soit, il faut toujours invoquer l'aide de Dieu pour réussir. C'est ce qui se dégage de l'une des nombreuses légendes relatives au roi des animaux. D'une autre légende, il ressort que le lion épargne sa victime si c'est une femme et qu'elle se dévête devant lui. D'une autre que la possession d'un bout de peau de lion permet de dompter la femme la plus rebelle.

La mouche. — Ce volatile importun et abject, savez-vous à quoi est due sa naissance, sa venue sur la terre ? Il est né d'un désir de maternité. Lasse d'implorer en vain Dieu pour lui avoir des enfants, une femme demanda au moins de petits êtres vivants qui tourneraient autour du couple stérile. Et Dieu leur dépêcha les mouches.

Les papillons, ce sont les âmes des morts.

L'otarie. — Encore une bête ayant une origine humaine. Jeune femme noireude que délaisse son compagnon le soir même de ses noces; de désespoir, elle se jette à la mer. Otarié le jour, elle revêt la nuit sa forme humaine. Forme aggravée de sa laideur le jour, la nuit, une reine de beauté, elle est la fiancée de la mer qui glisse sur l'eau, en quête de marins qu'elle envûtera et qui, le lendemain, marqués du baiser mortel, flotteront à la dérive.

Cela ne fait-il pas songer au livre récent de Francis de Miomandre, « Otarie » ? Dans cet ouvrage, l'auteur parle du sentiment que peuvent éprouver l'un pour l'autre un homme et une otarie en une suite d'arabesques amoureuses et marines. Je vous cueille des répliques détachées du plus poétique dialogue d'amour :

— Tu m'aimes d'amour ? demande l'otarie à l'homme qui la poursuit; et elle ajoute : — Tu n'aimeras jamais une autre bête, une loutre, une panthère, une licorne, une femme ?

L'homme le lui affirme et Otarie se transforme pour redevenir ce qu'elle a toujours été. la véritable reine de la Mer.

Le rapprochement paraît assez curieux.

Le crapaud et la tortue. — Le mariage de ces deux animaux très laids a donné naissance à une légende extrêmement poétique et qu'il est impossible de résumer sans la déflorer. Il faut savoir seulement qu'au malheur de la tortue devenue veuve à la suite de la mort accidentelle de son crapaud, toute la création participe; depuis le mur de pierres froides jusqu'à l'arbre feuillu, depuis l'oiseau jusqu'à l'âne; le rythme de cette légende est nettement inspiré du rythme si personnel de la belle légende juive tirée de la « Haggada » et intitulée : « Had Gadya ». Tous les Juifs la connaissent et les non-Juifs connaissent au moins la pathétique nouvelle que « Had Gadya » a inspiré au grand écrivain judéo-anglais, Israel Zangwill.

Parlerai-je du pigeon, victime de propitiation, de la sauterelle dont une espèce « cachère », c'est-à-dire rituelle, porte sous l'elytre un C, la lettre première du mot « cachère ». Et du scarabée qui aide à échapper à l'envoûtement d'une mauvaise femme. Et du scorpion qui se fige sur place si on lui jette ce cri « excommunié ». Du singe dont la légende, inspirée d'un récit biblique, la Tour de Babel, est des plus curieuses.

Pourquoi la sole est-elle si plate ? C'est qu'elle s'est trouvée coupée en deux par la main de Moïse pendant le retrait des eaux de la Mer Rouge.

Parlerai-je de la vache enfin dont la courte légende permet d'expliquer les tremblements de terre plus facilement que les théories prétentieuses des savants. L'explication est simple : Quand il créa le monde, afin qu'elle ne roulât pas éperdue et folle dans les espaces, Dieu piqua la terre sur la corne d'une vache géante. L'Eternel seul ignore la fatigue. Quand sa corne droite n'en peut plus, la vache, d'un mouvement lent fait passer la boule ronde sur la corne gauche. Et voilà.

Bien d'autres légendes ont existé, aujourd'hui disparues. De ce bestiaire du ghetto, elles sont sans doute les plus belles. Belles de leur mystère inviolé, belles de tout notre regret.

Il faut conclure : le bestiaire français, avec son chef-d'œuvre, le Roman de Renart, nous savons que la satire en est l'âme. Le but était de faire triompher l'esprit sous toutes ses formes, dans tous ses emplois : industrie, adresse, et même sophisme, « un esprit de renardie », a-t-on dit. Le bestiaire anglais est emprunt d'une philosophie pratique, souriante et optimiste. D'ailleurs, les peuples n'ont-ils pas cherché en des représentations d'animaux leurs symboles ? Le coq gaulois personnifie la furie française. Les Gaulois dont la devise était « espoir » avaient pris comme oiseau national l'alouette. Tant il est vrai qu'il existe de secrètes correspondances entre les hommes et les bêtes.

Le bestiaire du ghetto, j'espère l'avoir fait sentir, est très différent. Tout folklore, parce qu'il est l'émanation directe, lente, conti-

nue d'un peuple, est représentatif d'une civilisation. Le bestiaire du ghetto dit la foi en Dieu des Juifs. Nous y découvrons ce culte de la maternité considérée comme le couronnement de la dignité de la femme. En accordant à certaines bêtes une origine humaine, le Juif étend le sentiment de fraternité qui déborde de son cœur.

Rien ne saurait illustrer de façon plus naïve la grande fraternité des hommes et des bêtes que cette courte légende relative à Rabbi Juda le Saint, surnommé Rabbi :

Un jour que l'on menait un veau à l'égorgeage, le veau s'enfuit vers Rabbi, cacha sa tête sous son vêtement et pleura. Et Rabbi dit : « Va, tu fus créé pour être égorgé ». Parce qu'il n'eut pas pitié de la bête, la maladie vint sur lui.

Un autre jour, la servante de Rabbi balayait la maison; les petits chats de la chatte étaient par terre; elle voulut les balayer. Rabbi lui dit : « Laisse-les, car il est écrit : les clémences de Dieu sont sur toutes les créatures ». Parce qu'il eut pitié, Dieu eut pitié de lui et il fut guéri.

Raphaël LEVY,
Directeur des Ecoles
de l'Alliance Israélite de Tunis.